

EXTRAIT

Mes parents ont été arrêtés devant mes yeux. Je m'étais éloigné de la route, avec mon frère, sur le chemin de la Croix-aux-filles, pour ramasser des fraises sauvages. Une voiture a vrombi, au loin, de plus en plus proche, puis elle a ralenti. Nous nous sommes tus. J'ai entendu mes parents crier. Je n'ai pas compris leurs mots, mais ils étaient à notre intention, une intention secrète.

Ces derniers mois nous avons élaboré des messages codés (« éloignez-vous », « nous sommes pris », se traduisaient par « Attention mon chapeau » et « Doucement, vous me faites mal » ou n'importe quelle variante qui se serait ajustée à la situation). On avait jugé inutile ou irréaliste d'ajouter « J'ai perdu ma chaussure » pour « Je vous aime mes enfants chéris, pensez à moi, ne vous inquiétez, pas notre amour survivra », et toutes ces phrases tristes que je me répétais d'avance dans mes nuits de silence en tenant la main de ma mère. Elle, elle gardait sa peur pour elle, mais ses lèvres se mettaient à trembler dès que des pas résonnaient dans la cage d'escalier et nous tachions de ne pas bouger. Nous attendions, nous attendions que les choses changent, ou peut-être nous attendions notre arrestation.

Ma mère a crié et je n'ai pas saisi ses mots, ce que j'ai saisi c'est : « Restez là où vous êtes, cachés derrière les arbres. » Peut-être y avait-il aussi un adieu dans ses cris, « Je vous aime, pensez à moi lorsque vous serez grands », mais ses cris ont été recouverts par ceux de mon père : « Ne touchez pas à ma femme, laissez-la, elle n'est pas vraiment juive. » C'est la dernière parole que j'ai entendue. Pas vraiment juive. Toujours ce souci d'exactitude chez lui.

Tout cela n'est pas vrai. Tu n'es pas l'enfant de cette femme qui a crié pour prévenir ses enfants qu'elle les aimait, et qui ne les reverrait plus. Tu n'étais pas caché dans les arbres à ramasser des fraises sauvages, le goût de ton enfance interrompue, tu n'as pas eu ce destin brisé de millions d'enfants, tu n'as même pas de frère. Ton père est architecte, ta mère bibliothécaire, ils sont nés une fois la guerre finie, et toi, bien longtemps après. Tu es un épargné. Épargné par l'Histoire, épargné par la vie.

Pourtant au fond de toi tu es aussi cet enfant arraché au goût des fraises sauvages. Pourquoi? Le voudrais-tu ? Endurer cette souffrance qui te situerait dans un autre monde, qui te rendrait inattaquable, cette souffrance qui te conférerait le savoir absolu ? Souhaiterais-tu être cassé en deux, séparé de ton frère, amputé de tes parents qui auraient enduré les pires tortures puisque la torture était à l'époque inéluctable pour des millions de gens, une « nécessité » historique, scientifique – une réalité. Aurais-tu aimé vivre cette vie des orphelins de guerre, de leurs parents, des jours et des nuits dans des wagons à bestiaux où l'on se pisse dessus alors qu'on n'a rien bu depuis de si nombreuses heures et que ce voyage où tu as pu t'asseoir à la faveur d'un mort qui t'a servi de siège t'emmène tout droit à la chambre à gaz – à moins que sur la rampe de sélection, un miracle ne se produise, et que tu connaisses l'autre versant de la mort : le travail jusqu'à la mort, la mort debout, c'est-à-dire par tout à fait la mort, la déshumanisation comme expérimentation. C'est celle-là que tu aurais voulu vivre ?

Et tu te surprends tout en te récriant, non évidemment, je ne suis pas fou, personne n'a envie de souffrir, tout le monde aurait voulu échapper au supplice. Tu te surprends à t'avouer (très loin, hors du champ de ta conscience, quelque chose bouge au fond de toi, une lueur qui rend tes dénégations légèrement fausses) que oui, tu aurais bien voulu. Tu n'es pas masochiste. Mais TU NE PEUX PAS VIVRE depuis que tu sais.

Tu ne peux plus vivre en sachant qu'ils l'ont vécue, eux, cette mort collective ; qu'ils ont vu la nuque de leur enfant ployer sous une unique balle avant qu'il ne soit jeté dans la fosse creusée de leurs propres mains, qu'ils ont respiré le gaz, qu'ils ont pris dans leurs bras les corps dont la peau se détache, qu'ils ont parfois trouvé le cadavre de leur femme dans les douches avant d'avoir le privilège de le jeter au four de leurs propres mains ; que leurs quatre enfants ont été directement dirigés vers les chambres à gaz, que leur fils aîné est mort du typhus pendant la longue marche, qu'ils ont mis leur bébé mort dans la valise de vêtements qu'ils avaient emportée, qu'ils ont espéré jusqu'au bout que leur enfant épargné, quelque part, là-bas, s'en soit tiré, et qu'ils ont dû mourir sans certitude ; qu'ils ont eu faim, qu'ils ont eu froid, privés de vêtements alors qu'il faisait vingt degrés au-dessous de zéro ; qu'ils ont dû cacher à leur enfant qu'ils l'accompagnaient à sa mort, qu'ils ont dû rassurer leur nourrisson qui hurle alors qu'ils avaient aussi peur que lui et que de toute façon à quoi ça sert il va mourir dans une demi-heure ; qu'ils ont dû très vite effacer les souvenirs heureux pour supporter tout ça, mais supporter tout ça c'est accepter de mourir ; qu'ils ont dû effacer les souvenirs heureux et mourir; qu'ils ont péri si loin de chez eux, ou parfois si près, à quelques kilomètres seulement mais dans un autre monde, et qu'aucun d'eux peut-être ne survivrait pour garder leur mémoire et l'honorer.

Ce savoir te tue. Ce savoir n'est pourtant rien par rapport à leurs souffrances à eux. Mais ce savoir t'oblige à vouloir partager, à porter avec eux, un peu, juste un peu de cette perte, ce savoir ne t'oblige pas à t'arrêter de vivre, et pourtant c'est exactement ce que tu fais. Personne ne t'a demandé ça. Eux ne t'ont pas demandé ça. Tu peux te souvenir, tu peux faire ton devoir de mémoire, c'est nécessaire. Seulement toi tu ne t'arrêtes pas au souvenir, tu voudrais aller jusqu'au bout avec eux pour les décharger – non, pour te décharger de cette culpabilité dévorante. En pensant culpabilité, déjà tu réduis, tu rationalises : oui bien sûr il y a de la culpabilité, une culpabilité qui t'écrase comme celle de tout survivant, et de fait tu es un survivant puisque tu as été *épargné*.

Tu devrais en être satisfait, soulagé, tu es passé entre les mailles. Qu'est-ce donc que tu vas chercher encore, ton sort ne te plaît pas ? Sois heureux et arrête de te plaindre.

Tu ne te plains pas, tu souffres en silence, tu ne peux pas dire ton mal, il n'a pas de nom, il rejoint le silence de là-bas.